

8 OCTOBRE 1964

DU COUP DE POING COMME UN DES BEAUX-ARTS

On vit ses tableaux pour la première fois, il y a un an, à la Biennale de Paris. On en vit d'autres à celle de Venise et chaque fois on s'arrêta, on regarda et on eut envie d'en connaître davantage.

Pourtant, Antonio Segui est passé à travers toutes les attributions de prix et cela n'a rien d'étonnant, car son art a tout ce qu'il faut pour choquer, dérouter et diviser les jurys officiels et les esthètes bien pensants, épris de mesure et d'équilibre. Réunir une majorité n'est pas son fait.

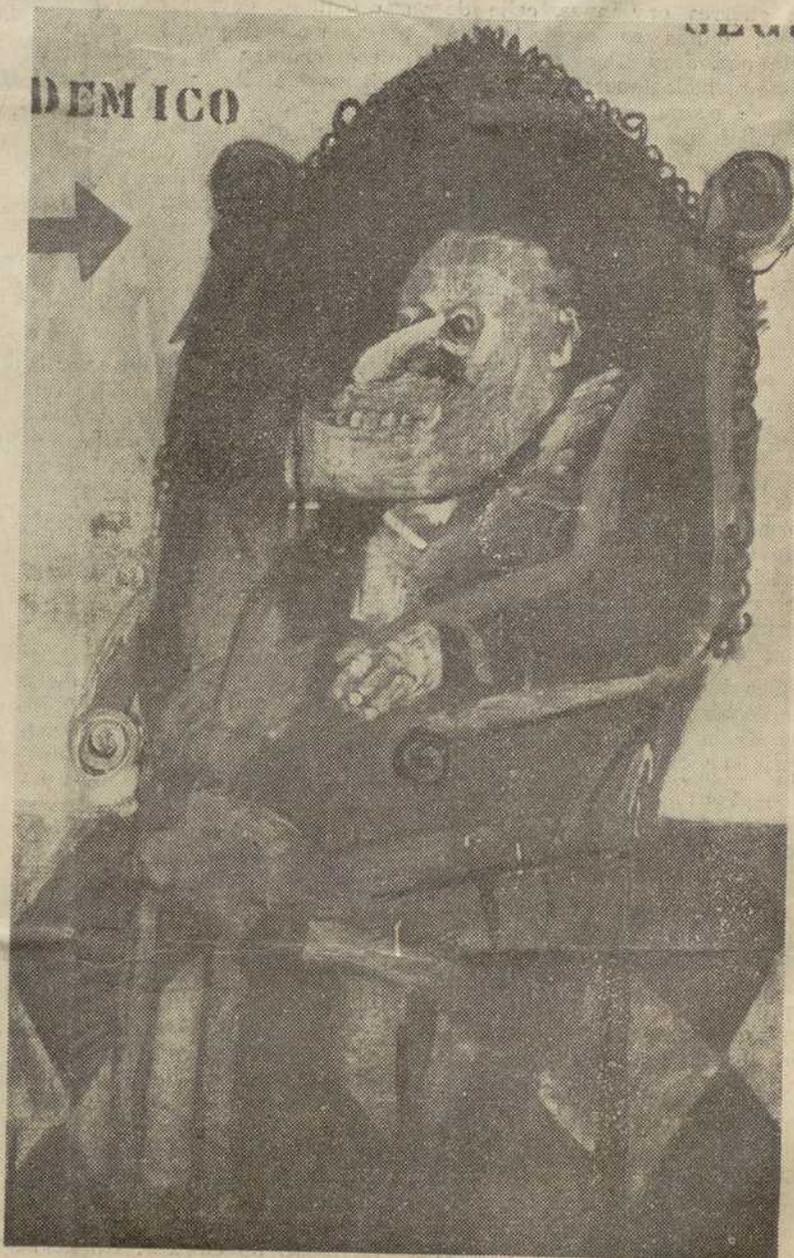
Or voici que Paris découvre Segui par deux expositions, Galerie Jeanne Bucher et Galerie Claude Bernard, où sont présentées une cinquantaine de toiles, échelonnées sur ces quatre dernières années.

Il est né en Argentine, à Cordoba, en 1934. Il a fait là-bas, mais aussi en Espagne et en France, des études de peinture et de sculpture. De 1957 à 1961, il a habité le Mexique et le voici depuis un an à Paris. C'est à peu près tout ce que l'on sait de lui. Et quand on l'interroge, il sourit, répond aimablement qu'il ne parle pas assez bien français et ne se livre pas. Il est de ceux qui font la peinture et n'en parlent pas, de ceux qui mettent tout dans leurs œuvres et n'ont rien d'autre à ajouter. A nous de savoir lire dans ces œuvres.

A la Biennale de Paris, les quatre tableaux de Segui portaient tous le même titre : **La Famille Félicitas**. Ils appartenaient à une suite de vingt-cinq peintures où l'artiste nous contait les déboires de cette famille typiquement argentine, aristocratique mais ruinée, dont la fille, laissée pour compte, finissait, à force de se dessécher, à se transformer en singe, un peu comme d'autres se transforment en rhinocéros ! Ses parents, ses grands-parents, ses frères assistaient impuissants à cette dramatique mais inévitable mutation. Pour peindre ces scènes, l'artiste avait fait agrandir ses propres photos de famille et n'avait pas craint de peindre dessus, avec les accents de la satire et du fantastique qui l'apparentaient à Goya et à Velasquez, ses maîtres vénérés.

La Famille Félicitas n'a pas fait le voyage. Segui l'a laissée en Argentine. Mais c'est elle néanmoins qui est à l'origine de la série de toiles que nous voyons aujourd'hui. Pourtant, depuis 1961, le peintre a évolué et nous sommes ici les témoins de cette évolution. D'un drame de famille, il est pas-

ANTONIO SEGUI, par J.-A. Cartier



SEGUI : L'ACADEMICIEN (1963)
On peut se battre la palette à la main

(JACQUELINE HYDE)

sé insensiblement à un drame plus général, à un drame qui nous concerne tous. Et il en arrive actuellement à un thème unique, sans commencement ni fin d'ailleurs, et qui est celui de l'homme dans la société d'aujourd'hui. Mais, chemin faisant, sa technique s'est transformée, amplifiée, et finalement nous assistons ici à l'épanouissement de la pensée et du style d'un jeune peintre qui, peu à peu, prend sa force, sa personnalité et développe ses moyens d'expression.

Le monde d'Antonio Segui est celui de la révolte, la révolte contre la société, la dictature, les pouvoirs de toutes sortes. Une révolte teintée d'un humour en marge du macabre et de la cruauté. Le chant funèbre de l'Espagne noire sourd à travers ces compositions hallucinantes et parfois hallucinées, à travers ces visages grimaçants, boursoufflés, tuméfiés, vus avec un esprit satirique qui frise constamment le drame. Le peintre « crache » littéralement sur ses toiles toute sa

rancœur contre l'ordre hypocrite et aussi toute sa compassion pour l'humanité souffrante, mais il le fait avec un rire grinçant où l'on retrouve les accents de Goya, dans une pénombre rambranesque et accentue le mystère de l'œuvre son caractère quasi clandestin.

Le contenu social de l'art Segui n'échappera à personne. « On peut faire de la politique avec de la peinture » dit-il. Mais il ne fait pas seulement de la politique, car si ce sentiment d'indignation profonde est le moteur de l'artiste, celui-ci reste convaincu que ce n'est pas uniquement avec un sujet que l'on fait de la peinture.

C'est alors qu'Antonio Segui s'veille peu à peu l'univers des formes. Si les lettres et les chiffres qu'il plaçait dès ses débuts dans ses compositions sont toujours comme des éléments de pure plastique, en revanche il a renoncé aux collages et supports photographiques, pour ne plus manier qu'une seule matière : l'huile. Mais ces éléments surajoutés sont en quelque sorte remplacés, en équivalence, par des personnages tronqués qui apparaissent transversalement dans la composition. Ce parti pris de mise en page bousculée n'a fait qu'être accentué d'ailleurs dans les dernières œuvres, où le thème est traité de façon plus directe, plus violente, et agrandi comme sur un gros plan, s'imposant aux spectateurs un peu comme un coup de poing.

Segui travaille sans esquisse préparatoire. Quand il fait un dessin, c'est du dessin, c'est-à-dire autre chose que de la peinture. Il met en route plusieurs toiles, et si certaines trouvent leur maturité en deux ou trois jours, d'autres ne sont achevées qu'au bout d'un mois ou deux. C'est après qu'il choisit le titre auquel il attache de l'importance. **Requiem pour un soldat**, **La Grande Boucherie**, **Vision de cochons** révèlent assez bien son esprit et ses aspirations.

Segui paraît être non seulement un peintre d'envergure, mais aussi le représentant typique d'un certain courant actuel, où la figuration est mise au service d'une bataille sociale, dans la violence et l'indignation. C'est dans la mesure où les artistes de cette tendance parviendront, comme Antonio Segui, à faire passer plastiquement dans leurs toiles leur révolte, qu'ils auront la chance de subsister. Il y a des exemples célèbres à travers l'histoire de l'art.